

“FOLIE ET SAGESSE DANS “LES ÉCHELLES DU LEVANT “

KETTY SALEM
Université de Alep

Chers Collègues

Nous nous proposons, tout en relatant la diègèse du roman de relever les motifs essentiels qui illustrent le thème de notre communication: Folie et Sagesse dans “les Échelles du Levant” dernier roman de l’écrivain libanais Amin Maalouf , Edité par Grasset en 1996¹.

De formation historique, la plupart de ses romans ont comme espace les pays de notre chère Méditerranée; et le “Nouvel Observateur” (du 27 Juin, 96) n’hésite pas à le qualifier de “chroniqueur de l’Orient, et que ce romancier nous offre son livre le plus accompli.”

En fait, nous sommes en présence d’une fresque historique du proche-Orient.

Dans le cadre de notre communication, nous entendons par folie: l’égarement, l’insouciance, l’irrationnel et l’horreur; cette folie est souvent liée à la souffrance. Quant à la sagesse: c’est le discernement, l’équilibre (cette vertu propre de l’entendement), elle exorcise l’inquiétude et appelle à l’amour (elle est, dans le vocabulaire religieux, la seconde personne de la Trinité²). Et Amin Maalouf nous transmet dans ce roman son message: Appel à l’amour et à la paix.

Le mot histoire polyvalent ouvre le roman et dès la 1^{ère} phrase, le narrateur/auteur fixe son attitude apparemment objective et impartiale, quant à son rôle, c’est d’agencer les mots et mettre de la clarté et de la cohérence dans les propos de son héros Ossayane: “sur cette étrange marée de sa raison – (je veux dire) ces flux et reflux incessants de la folie à la sagesse et de la sagesse à la folie³”.

D’ailleurs, le narrateur rencontre Ossayane, la 1^{ère} fois à la barre d’un métro/labyrinthe et selon Bachelard “Tout labyrinthe a une dimension inconsciente”⁴, et l’auteur /historien qui, selon lui, l’histoire est un vrai dédale, se propose, grâce à l’écriture, de mettre de l’ordre dans la narration d’Ossayane.

¹ Amin Maalouf , *Les Échelles du Levant*, Paris, Grasset, 1996, 298 P.

² Paul Foulquié, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, P.U.F., 1992., p.650

³ *Les échelles du Levant*, p.9

⁴ Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries du repos*, Paris, Ed. José Corti, 1965, p.211

Suivons cet itinéraire comme piste de lecture où la dualité est une donnée essentielle du roman d'ailleurs nous nous trouvons devant deux écritures: celle de l'auteur, en Italique, et celle du narrateur, la droite.

Commençons par le temps, lui-même double:

1. Le temps de la narration.
2. Le temps de l'histoire/événements.

Il s'agit d'une rencontre fortuite à Paris, entre l'auteur et le héros Ossayane. Elle s'est révélée "une reconnaissance" car "c'est lui" le héros dont la photo a figuré dans les manuels scolaires d'histoire.

Le narrateur discret, bien qu'assoiffé de connaître tous les détails de la vie d'Ossayane, l'aborde et Ossayane accepte de lui raconter sa vie pour faire passer le temps puisqu'il était en attente (de quoi ?) Donc la rencontre a eu lieu Mercredi soir, suivie de trois jours de narration répartie sur sept étapes et terminée samedi, tard dans la nuit.

Ossayane, devenu narrateur, ouvre son histoire par une phrase fatidique: "je viens d'une famille qui a longtemps gouverné l'orient"⁵. En fait, c'est le petit-fils d'Iffett (la jeune princesse, belle, cultivée, adulée par son père le Sultan Ottoman Abdul-Aziz qui a gouverné de 1861 à 1876, puis séquestré et suicidé ou tué en 1883, le jour où Iffett a forcé sa porte à Galata, elle l'a trouvé mort: "elle pousse un cri, un hurlement"⁶ dès lors une onde de folie s'est propagée qui ne devait plus s'interrompre). Effectivement elle demeura folle sa vie durant. Soignée par le docteur Kétabdar, médecin veuf, qui pour lui éviter l'internement et le scandale, se marie avec elle.

Le couple (le médecin sage et Iffett la folle) s'installe à Adana; de ce mariage naquit un fils, c'est le père d'Ossayane, esprit rebelle, Jovial, bon vivant, révolté contre tout, le médecin donne à son fils, à domicile, la meilleure éducation, assurée par des maîtres. Une amitié très solide naît entre ce fils et son jeune professeur, l'arménien Noubar. Après la mort du père, la maison devient un genre de cénacle où le fils, bien-entendu, fait la loi. La photographie, cet art nouveau fait sensation dans ce cénacle, et c'est Noubar, et son jeune disciple qui passent des journées entières à photographier, et les autres maîtres avec. ("Le cercle photographique"). Le 6 Avril 1909, il y eut des émeutes à Adana, les arméniens sont massacrés en Turquie. Noubar se réfugie chez mon père pour fuir ensuite avec sa famille au Liban, mon père l'accompagne, alors Noubar lui promet la main de sa fille Cécile (elle avait 10 ans). En 1914, peu de temps avant la guerre, un mariage somptueux a eu lieu entre Cécile, ma mère l'arménienne et mon père le Turc, "unis par leur refus de la

⁵ *Les échelles du Levant*, p.20

⁶ *Ibidem*, p.28

haine⁷”. Ce mariage a donné trois enfants: Iffett l’aînée, du même nom que ma grand-mère, moi Ossyane (rébellion; révolte ...) et mon frère Salem (le sauf) puisqu’il a survécu, quant à ma mère, elle est morte en accouchant de lui.

L’ambiance de la maison Kétabdar à Beyrouth a été la même qu’Adana: ouverte à tous les intellectuels, les artistes et les parasites où les festins et la convivialité règnent.

Le père voulait à tout prix que son fils Ossyane devienne un héros, un révolutionnaire, et il le deviendra malgré lui. Comment ? Ossyane, garçon brillant, est allé à Montpellier faire ses études de médecine en 1937. La seconde guerre mondiale éclate, et suite à des circonstances assez hasardeuses, il se trouve engagé dans la Résistance Française, fuyant Montpellier, il se réfugie à Lyon chez un résistant où il rencontre Clara (une juive dont la famille a été déportée), les deux passent toute la nuit à parler, et le matin, ils se séparent.

Bien qu’Ossyane ait minimisé son rôle dans la résistance, tout prouve qu’il y a efficacement collaboré. Fin de la guerre, retour discret au Liban, cependant une foule l’accueillait en conquérant d’où la photo du manuel d’histoire; il abandonna ses études de médecine et se mit à donner des conférences dans tout le Liban racontant ce qu’il a vécu pendant la guerre.

On est en 1946, Clara, de passage à Beyrouth pour s’installer en Palestine, lui rend une visite rapide, laissant à l’hôtel son oncle fantasque.

Suit une correspondance. Une nouvelle rencontre, demande en mariage. Ils se marient en France (lui, musulman, elle juive) et vivent tantôt à Beyrouth dans la grande maison paternelle, et tantôt à Haïfa en Palestine, y menant une vie pétillante de ferveur, (d’héroïsme et de rêve).

La guerre Israélo-Palestinienne éclate en 1948. Clara, enceinte, est à Haïfa. Ossyane rentre à Beyrouth, appelé d’urgence par sa sœur (mariée au Caire), l’informant que leur père est gravement malade.

C’était une émiplégie qui le remporta quelques mois plus tard. Lors de l’enterrement de son père, Ossyane, suite à une isolation, tombe malade, il devient “fou” sans perdre totalement la raison. Là, son frère Salem, personnage satanique, qui toute sa vie a effectué des affaires louches dont la dernière lui a valu de longues années de prison, celui-ci, pour avoir la main-mise sur l’héritage d’Ossyane, le fait interner dans une résidence psychiatrique très chique, dans la banlieue de Beyrouth où l’on garde les malades dans un état d’hébètement, grâce à de fortes doses de calmants.

⁷ *Ibidem*, p.92

Ce séjour, où cette descente aux enfers dure 28 ans, entre temps, sa fille Nadia, après des démarches héroïques, réussit à lui rendre visite dans cette résidence/prison où tout lien avec le monde est rigoureusement coupé. Le passage de sa fille le rattache de nouveau, à la vie. En 1975, lorsque la guerre éclate au Liban, cette résidence dont le directeur était un grand charlatan, ouvre ses portes, et Ossyane, l'ancien héros de la résistance, se réfugie à l'ambassade de France, vient à Paris, contacte Clara qui vit en Israël, et leur rencontre aura lieu, Dimanche midi de ce Juin de 1976. L'auteur, assis dans un café les guette de loin par ses jumelles.

Notre propos n'était pas de résumer le roman, cependant, nous étions obligé de faire cet aperçu pour étudier l'alternance de la folie et de la sagesse incarnées par les personnages, situés dans un siècle entier: 1876-1976 (la narration de l'auteur aura lieu en 1996) et surtout à travers ce vaste espace: "les échelles du Levant". D'après le Robert: le mot échelles signifie les portes de Turquie, d'Asie Mineure, par lesquels se faisait le commerce avec l'Europe, et aussi, des comptoirs commerciaux établis du XVI^e au XX^e siècle en Méditerranée.

Arrêtons-nous un moment sur ce grand espace, champ de l'histoire et de la folie et interrogeons-nous avec Merleau Ponty (dans sa phénoménologie de la perception) sur l'espace: "est-il une forme de la connaissance ?"⁸ et de répondre un plus loin que: "l'être n'a de sens que par son orientation". Partant, nous nous proposons d'y étudier l'orientation des personnages et de leur mouvance.

D'abord, permettez-moi une petite parenthèse pour mettre en relief la dualité de notre thème: Folie/sagesse. Cette dualité est inhérente au roman, et non contradictoire puisque nous allons constater que folie et sagesse sont les deux faces de la même monnaie appelée Histoire. Cette dualité que nous rencontrons également chez les personnages:

- Iffett, la grand-mère folle, et Iffett sa petite fille sage, raisonnable.

- Le grand-père Kétabdar médecin, descendant d'une famille originaire de Perse qui représente toute la sagesse orientale, et son fils, père d'Ossyane avec toutes ses fantaisies possibles et inimaginables: "tout ce qui déraillait l'enchantait"⁹.

- Clara (la femme d'Ossyane) et son oncle Stéfan.

Un motif essentiel de l'espace nous amène à parler du dedans et du dehors:

D'abord le Sultan Ottoman Abd-El-Aziz (avant que cette histoire ne commence) était séquestré fou, sa fille Iffett, la folle, a toujours vécu sans

⁸ Maurice Merleau-Ponty, *La phénoménologie de la perception*, Paris, Ed. Gallimard, (Tel) 1976, p.281

⁹ Amin Maalouf, *Les échelles du Levant*, p.57

jamais sortir de la maison. Son fils (le père d'Ossyane) ne sortait jamais de chez lui .

Ossyane fut enfermé 28 ans par son frère Salem.

D'ailleurs le roman s'ouvre par ce cri d'horreur poussé par la princesse Iffett de l'intérieur du palais vers l'extérieur. Dehors, la Turquie est un espace heureux. L'alternance d'un temps heureux avec un temps malheureux est inséparable du dehors et du dedans, et l'espace est inévitablement lié aux événements historiques qui sont souvent tragiques, par conséquent au mouvement/la fuite thème très récurrent; la Turquie, au début du roman est un espace heureux (la maison d'Adana...) survient alors un événement, tragiquement, fou: le massacre des arméniens le 6 Avril 1909 qui pousse la famille de la mère d'Ossyane à la fuite au Mont du Liban. Là tout le monde vit un temps heureux. Le frère Salem, personnage maléfique (l'unique dans le roman) cause la fuite de son grand-père arménien avec sa famille. Ossyane qui va en France faire ses études de médecine (temps heureux) arrivent la guerre, la résistance et la fuite.

Retour au pays (le Liban), temps heureux. (sortie de la prison de Salem), temps malheureux. La fuite du couple en Palestine/temps heureux. Puis la guerre, la mort du père, suivies de la séquestration d'Ossyane 28 ans pour cause de folie.

Ne pourrions-nous pas comprendre que cette folie, n'est que cette léthargie, et cette hébétude où s'est plongé Ossyane le héros ?, elle est due à la privation d'amour, causée par l'éloignement de Clara. Ossyane séquestré dans cette résidence de luxe où l'on avait recours "à un procédé ingénieux qui rendait les gens dociles et obéissants à souhait, le rêve du tous le tyrans¹⁰". Cette résidence est décrite comme un enclos où "les soignants sont des dompteurs et les patients de bêtes prisonnières enchaînées". On pourrait déduire que la séquestration d'Ossyane, est à la fois une aliénation spatiale, et la destruction de la cloison amène Ossyane à la libération totale. On dirait que l'auteur a voulu représenter par cette résidence, un monde arabe très perturbé, suite à la seconde guerre mondiale, et à la guerre Israélo-Palestinienne, et décrire ce monde, comme une prison léthargique, dont profitent des types comme Salem (le frère d'Ossyane). Ses affaires louches de trafic d'armes et de contrebande qui l'ont mené avant la guerre en prison, le transforment après la guerre en un homme important; il finit par devenir ministre. D'ailleurs Ossyane le dit carrément: "le monde extérieur était à présent le domaine de mon frère¹¹" .

¹⁰ *Les échelles du Levant*, p.224.

¹¹ *Ibidem*, p.228

Avant de conclure notre intervention, nous voudrions réfléchir un moment sur la poétique du regard:

Dès le début du roman, nous sommes en présence d'un contact par le regard ébloui de l'écrivain en reconnaissant le héros grâce à sa photo dans son manuel d'histoire.

Cependant le regard n'est pas toujours un éblouissement; c'est un regard menaçant de tout le sérail qui pousse le sultan Ottomane Abd-El-Aziz à se séquestrer dans son pavillon, fuyant le monde entier qui le hante et le rend fou. Le regard de sa fille, Iffett, dès qu'il tombe sur lui, assassiné/suicidé, devient trouble, ébranlant tout son être pour la pousser à la folie, faite selon le narrateur, de terreur.

Une autre occurrence du regard: celui du père. C'est un regard lourd et pesant qui pousse Ossyane à le fuir pour aller en France faire la médecine.

A Montpellier, pendant la guerre, le regard du policier incite Ossyane à fuir à Lyon et à devenir un héros de la résistance.

Une variante du regard est la photographie. Elle joue un rôle considérable dans ce roman, d'abord, elle matérialise le regard puisqu'elle fixe les corps avec toutes leurs expressions; soit de folie, d'horreur..., elle condense l'essence (pas de place aux détails). Elle est un regard regardé. D'ailleurs, l'intérêt du père d'Ossyane pour la photographie est spectaculaire ("le cercle de photographie") qu'il crée à Adana, il fait venir les dernières inventions dans ce domaine, et la célèbre photo de l'émeute à Adana, exprime l'intensité de la violence et de l'horreur de la foule contre les arméniens, bref cette folie déchaînée provoque la fuite, comme nous l'avons déjà vu, de Noubar et sa famille, de la Turquie, accompagnés par son grand ami, le père d'Ossyane, pour se réfugier au Liban. Cette photo prône dans le salon de la maison Kétabdar à Beyrouth. Elle est liée à un espace peuplé de folie fixant une tranche de l'histoire tragique inséparable du temps. D'ailleurs depuis cette émeute, le père d'Ossyane a complètement abandonné la photographie.

Enfin, nous constatons que le passage s'effectue du regard à la photo, de la photo à l'histoire et enfin de l'histoire à l'écriture.

En fait, nous sommes en présence de deux écritures -: l'italique, celle de l'auteur, et la droite celle du narrateur – qui correspondent – à l'attitude d'Ossyane représentant le contre-récit à l'intérieur du récit-même.

Nous remarquons que son récit est un film qui déroule sous nos yeux. On a l'impression qu'il ne se situe dans le temps autant qu'il déploie lui-même ce temps tragique qui émane de lui.

D'ailleurs son récit est réparti en 7 séquences: elles commencent Jeudi pour finir la nuit du Dimanche.

Nous connaissons bien le symbolisme du chiffre sept qui marque – d'après le dictionnaire des symboles – “l’accomplissement et le renouvellement positif (c’est) la totalité de l’univers en mouvement¹²” . Ne pourrions-nous pas penser que ces sept séquences, représentatives de la moitié du chemin de la croix, rejoignent la définition mystique de la sagesse. – 2^{ème} personne de la Ste trinité – que nous avons avancée au début de notre communication? Et cet itinéraire infernal (le séjour à la Résidence qui a duré 28 ans = 7 x 4) pour aboutir à l’apothéose de la résurrection (pascale) de dimanche ?

La fin du roman (regard de l’auteur/regard réponse) rejoint l’ouverture du roman/regard question. Tout dans cette fresque historique témoigne d’un appel à l’amour et à la paix/à la sagesse contre la folie.

Je voudrais conclure par la réflexion de Clara, femme d’Ossyane, sur la guerre qu’elle conçoit comme “un malentendu tragique¹³” “associé à la laideur du monde qui (les) a débusqués¹⁴”. Cette laideur inséparable de la guerre, avec toutes ses violences, ses horreurs et sa folie!!

Et je vous demande, chers collègues, si ce n’est que pour affirmer que le rôle de l’écrivain et de tout intellectuel est de créer la beauté inséparable de la sagesse faite d’amour et de paix.

Merci de votre attention bien aimable.

¹² Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Laffont, 1992, p.860

¹³ *Les échelles du Levant*, p.158

¹⁴ *Ibidem*, p.192